

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 15 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne. 25 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAYAS, LAFFITE et C^{ie}, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX 9 MAI 1879

BOURSE DE PARIS DU 9 MAI

Cours à terme de 1 h. 10, communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with columns: VALEURS, Cours du jour, Cours précéd. Includes entries for 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, Rente 5 0/0, Italien 5 0/0, Turc 5 0/0, etc.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental) 9 MAI 8 MAI

Table with columns: VALEURS, 9 MAI, 8 MAI. Includes entries for 3 0/0, 3 0/0 amortissable, 4 1/2 0/0, Emprunts 5 0/0.

Service particulier 9 MAI 8 MAI

Table with columns: VALEURS, 9 MAI, 8 MAI. Includes entries for Act. Banque de France, Société générale, Créd. f. de France, etc.

DEPARTS COMMERCIALES

New-York, 8 mai. Change sur Londres, 4,86 7/8; change sur Paris, 5,15 1/2. Café good fair, (la livre) 13 1/8, 13 3/8.

Au moment où nous mettons sous presse, les dépêches du Havre, de Liverpool et de New-York ne nous sont pas parvenues.

Dépêches de MM. Schlagenhaufen et C^{ie}, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymeaprez: Havre, 8 mai. Ventes 4,900 b. Marché ferme, livrable plus facile.

Liverpool, 8 mai. Ventes 10,000 b. Marché soutenu. New-York, 8 mai. New-York, 12 1/2. Recettes 17,000 b. New-Orléans low middling 88 3/4. Savannah 82 3/4.

BULLETIN DU JOUR

Grisés par les succès électoraux qui ont fait le triomphe de la Chambre actuelle, les radicaux se figurent que le suffrage universel est inféodé à jamais à la République. Or, un crivain qu'on ne saurait suspecter ni de royalisme, ni d'impérialisme, ni de « cléricisme », M. Litré d'émontre dans son journal, La Philosophie positive, toute la vanité de cette prétention, en comparant l'Assemblée de 1870, avec l'Assemblée présente, toutes deux issues de la même origine et animées de

dant d'un esprit si diamétralement contraire.

« En ce moment, dit-il, sous l'impulsion de mobiles qui sont apparents pour tous, le suffrage universel donne une adhésion résolue à la République que. Mais à quoi bon se faire des illusions volontaires? Le passé entier prouve que cette adhésion est conditionnelle, qu'il n'est point attaché à la République par une foi comparable à la foi religieuse ou à la loyauté des Anglais pour leur monarchie, et qu'on jouerait gros jeu à croire qu'il pourrait la vouloir malgré les fautes des républicains. »

Nous voilà loin, comme on voit, d'après M. Litré, de la République dogmatique et de droit divin que les radicaux prétendent imposer à la France, comme étant établie en vertu d'un droit primordial imprescriptible et inaliénable. Il est évident que si le suffrage universel qui vent aujourd'hui la République cesse de la vouloir demain, la République n'aura plus de raison d'être. Du moment que le suffrage universel est souverain, il peut dans le plein et libre exercice de sa souveraineté renverser ce qu'il a édifié. Donc affirmer que la République est éternelle, c'est ne tenir aucun compte de la mobilité de la volonté nationale, toujours maîtresse d'elle-même.

Plus loin M. Litré signale le danger que peut faire courir à la France la lutte existant entre la République modérée et la République radicale et se livre à cet égard aux considérations suivantes qu'on ne devrait jamais perdre de vue :

« L'extérieur ne doit pas être négligé. La République radicale travaille à s'emparer de toutes les pratiques et à pousser les hommes, même les plus notoires par leur impétable hostilité contre tout ordre établi, si elle réussit il n'est pas douteux que des oscillations dangereuses se produiraient au sein du pays. Il n'est pas douteux non plus qu'au gré de quelques-uns de nos voisins, nous nous sommes rétabli de nos désastres bien vite, trop vite même. Peut-être ne déplairait-il pas à ces observateurs attentifs d'avoir une occasion d'essayer de nouveau ce que nous pouvons payer de milliards et perdre de provisions. »

Ainsi selon l'aveu de M. Litré, le triomphe de la République radicale aurait pour résultat de précipiter la France dans les discordes civiles, et comme conséquence logique, de déclencher contre elle, à la faveur de nos guerres intestines le fléau d'une nouvelle invasion! Certes tous les hommes d'ordre, tous les amis de la paix intérieure et extérieure, n'ont pas attendu les avertissements de M. Litré pour présenter le danger qu'il signale; mais quand ils dénonçaient le péril social, les feuilles coalisées des gauches n'avaient pas assez de sarcasme ou d'anathèmes pour vouer leurs alarmes au mépris public. Elles les traitaient de rêveries, de trouble tête, de factieux même. Eh bien aujourd'hui, voilà que le péril social dont on s'est toujours moqué, est dévoilé, non plus par un réactionnaire, ni par un « cléricale », mais par une des plus hautes illustrations du parti républicain, par le grand pontife des libre penseurs, qui, se mettant au dessus de l'esprit de système et à la courage de dire la vérité à ses amis et ses alliés!

L'INCIDENT SAINT-VALLIER

Nous avons un nouvel incident — l'incident St-Vallier. Le Figaro, en ébruitant, l'autre jour, quelques démarches et quelques paroles de MM. de St-Vallier père, a mis en émoi tout le clan radical dont les organes font aujourd'hui cette déclaration: « Le fait révélé par le Figaro est des plus graves et nécessite une intervention énergique de la part du gouvernement. »

Intervention énergique — on sait ce que cela veut dire de la part des lanterniers de tout format. Maintenant, « le fait révélé par le Figaro est-il exact? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Journal de l'Aisne le rapporte, à son tour, dans les termes suivants: « Nous apprenons de la façon la plus certaine que M. le Marquis de Saint-Vallier, père de l'honorable ambassadeur de France à Berlin, s'est nettement et publiquement prononcé contre les projets anti-libéraux et insensés de M. Jules Ferry. Il a déclaré qu'il ne lui convenait pas d'approuver ces projets et il en a donné une preuve, palpable, lui maire républicain de Coucy-lez-Eppes, en proposant à la signature de ses amis et même, nous dit-on, de ses administrés une pétition adressée aux Chambres pour leur demander de repousser les lois déposées par le M. le Ministre de l'Instruction publique. »

M. le Marquis de Saint-Vallier n'aurait même pas dissimulé que le comte, son fils, partageait sa manière de voir sur les imprudences et les exagérations, les excès des radicaux. »

Le Moniteur universel réédite très opportunément le document suivant: « L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme éradit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque qu'il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout; on ajoute à l'écablissement du malheur les poids insupportables du veau, et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire un mal de bien, on fait le désespoir. »

« De là de profondes convulsions sociales. Certes, je désire améliorer dans cette vie les sort de ceux qui souffrent, mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance quant à moi, j'y crois profondément; à ce monde mérité et, je le déclare, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme. »

« Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux. »

VICTOR HUGO. 15 janvier 1850.

Courrier Parlementaire

Versailles, le 8 mai 1879. La rentrée a eu lieu. Les gardes républicains, les huissiers et les fauteuils étaient à leur poste. Il ne manquait absolument que des sénateurs. Une vingtaine d'honorables dans les couloirs, à peu près autant dans l'hémicycle et c'est tout. Aussi la première du Parlement est-elle parfaitement terminée. On effleure tous les points qui ont alimenté la polémique des journaux pendant les vacances: Question Blaquie, retour à Paris, réintégration des communalards dans la Légion d'honneur, pétitionnement et lois Ferry, crise ministérielle, appel comme d'abus dirigé contre le Conseil d'Etat visant Mgr Forcade, etc., etc.

Mais toutes les conversations tournent dans un cercle vicieux de: « On dit... il se pourrait... peut-être bien, etc., etc. » qui laisse tout en l'état. Sur

un seul point on est un peu plus affirmatif; ce point, c'est de profondément du cabinet Waddington auquel les plus indulgents et les plus optimistes ne concèdent pas plus de deux ou trois semaines d'existence. Les sénateurs de gauche, dite modérée, affirment que M. Gambetta refusera aussi énergiquement que par le passé de prendre la responsabilité du pouvoir et parlent des probabilités d'un cabinet Freycinet, combinaison qui provoque après de quelques sénateurs, nuance Tolain, un haussement d'épaules ou l'on chercherait vainement, croyons-nous, un témoignage de confiance dans la combinaison sus-indiquée. Ces derniers savent que leurs cordillonnaires de la Chambre basse ne désirent voir M. Gambetta à la tête du cabinet que parce qu'ils espèrent l'y voir user plus facilement et plus vite, et qu'ils jeteront bas successivement tous les mannequins derrière lesquels le chef de l'opportunisme essaiera de s'abriter, jusqu'à ce qu'il se décide enfin à se mesurer avec eux.

Les hostilités paraissent toujours devoir s'ouvrir à la Chambre par la question Blaquie que M. Lockroy abordera au moyen de son interpellation sur la politique générale du gouvernement.

Le Conseil des ministres est toujours divisé sur l'attitude qu'il convient de prendre. Cependant la majorité dans ce Conseil est dès aujourd'hui acquiescée à un refus du Gouvernement d'accepter comme valables les votes qui se sont portés sur le dévoué de Clairvaux. Mêmes divisions en ce qui concerne la réintégration des condamnés de la Commune dans l'ordre de la Légion d'honneur et le rappel de traitement que la gauche pure-demande pousseux. On trouve un peu vaide de rendre « l'Étoile de l'honneur » — style consacré — aux complices des vols et des incendies de la Commune; néanmoins quelques ministres de ceux qu'inspire M. Gambetta auraient été d'avis qu'il fallait faire la part du feu et céder sur la question d'honneur national pour emporter la question d'intérêt; c'est-à-dire la question Blaquie. En effet la validation de Blaquie entraîne fatalement l'amnistie à bref délai pour les Rochefort et les Vallés que MM. Gambetta, Ferry, etc., pour des raisons à eux connues, ne se soucient nullement de retrouver sur leur route. On croit donc à la ruissine de la motion Louis Blanc en faveur des communalards.

Le retour à Paris paraît acquis. Toutefois les gauches modérées sénatoriales ne se prononceraient pour ce retour qu'après le dépôt du projet de loi de garantie du gouvernement. De plus elles exigeraient que les deux Chambres fussent réunies au palais Bourbon. Le Sénat tient à être jeté à l'eau en compagnie de la Chambre. Mais l'appropriation d'une seconde salle au palais Bourbon devant nécessiter d'assez longs travaux, le Sénat se logerait provisoirement au pavillon de Flore. Toutefois il est plus que probable que la session de 1879 se terminera à Versailles.

Contrairement à ce qu'ont affirmé certains journaux le Conseil d'Etat ne se prononcera que jeudi prochain sur l'appel comme d'abus porté devant lui par M. Lepère au sujet du mandement de Mgr Forcade archevêque d'Aix.

Malgré une opposition assez vive de la gauche qui voulait que l'honorable M. Chesnelong discutât immédiatement

ment ou retirât définitivement son interpellation au ministre de l'Instruction publique sur les motifs des retards qui ont suspendu la solution des questions soumises au conseil d'Etat par les recours de plusieurs instituteurs congréganistes contre les arrêtés préfectoraux qui les avaient expulsés, cette interpellation n'a pas été retirée et a été sur la demande de M. Chesnelong ajournée à jeudi prochain.

Il serait téméraire de prévoir l'accueil que le Sénat fera aux projets Ferry. Cependant les quelques indications que nous avons pu recueillir semblent indiquer que ces projets ne seront pas acceptés, au moins dans leur intégrité. On dit bien qu'il sera nécessaire d'éplucher très soigneusement les pétitions mais on est très ému du mouvement d'opinion provoqué par l'adroit ministre de l'Instruction publique que quelques sénateurs de gauche accusent de conspirer contre l'existence de la République. Les projets de ce ministre seront combattus au Sénat — nous ne parlons ici que des contradicteurs de la gauche — par MM. Duhaure, Laboulaye et Béranger et à la Chambre par MM. Ribot, Bardoux et Savary. Le groupe gambettiste préoccupé avant toutes choses de détourner l'attention du groupe radical compte, dit-on provoquer aussitôt que possible la discussion des questions d'enseignement et soulève toutes les incidents imaginables sur le terrain religieux.

M. de Gavardie devait interpellé le ministre de la justice sur les nombreuses et graves attaques portées à l'honneur et à la dignité de la magistrature. M. Leroyer avait accepté l'interpellation immédiate, mais une discussion assez vive s'est élevée pour savoir si la Chambre était ou non en nombre. Les banquettes vides répandaient d'elles-mêmes à cette question. Néanmoins un M. Bernard, qui paraît-il, est maintenant le véritable président du Sénat a tranché le débat en faveur de l'affirmative, et M. de Gavardie qui avait soutenu le contraire a retiré son interpellation qu'il reproduira très probablement lundi, si la Chambre haute est vraiment en nombre et si par conséquent il y a d'autres auditeurs que les banquettes qui, du moins à ce que semble penser M. Bernard, tiennent parfaitement lieu de sénateurs.

MM. de Rainville et Lacave-Laplaigne membres de la droite ont donné leur démission de secrétaire du Sénat en la basant sur le désaccord absolu qui existe entre eux et les autres membres du bureau et le despotisme inqualifiable de la majorité de ce bureau.

Le comité de la droite sénatorial convoque personnellement tous les membres de la droite pour la séance de lundi prochain. La mesure est bonne car il n'y avait pas aujourd'hui 13 sénateurs de droite au Sénat. Mais devrait-on voir besoin de ces convocations personnelles?

La date du scrutin pour la nomination de deux sénateurs inamovibles en remplacement de MM. de Grefuhle et de Malleville sera vraisemblablement fixée dans la séance de lundi, jour auquel le Sénat s'est ajourné. La droite n'a pas encore fixé ses choix. La gauche portera certainement M. Gresley qui grâce à ses « Marseillaise » et ses Labordère a le triste honneur d'être le seul ministre dont le radicalisme ne demande point la tête et très probablement M. Ranc. M. Gresley figure

sur la même liste que le « fidèle soldat » de cette commune qui assassinait nos soldats échappés aux balles prussiennes. Nous n'aurons pas révé de châtiement plus cruel. GR...

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière) Paris, 8 mai 1879.

C'est le Sénat qui ouvre la session parlementaire. Il faut en juger par leurs conversations, les membres de la Haute-Garonne reviennent à Versailles très effrayés de la situation, par suite des faiblesses et des capitulations du gouvernement et de l'aude croissante des radicaux.

Voici comment notre gouvernement républicain est jugé par le Veu national de Metz: « Ce qui frappe le plus dans l'attitude des gouvernants français, c'est moins encore l'inconsistance et l'incapacité profonde que le sans gêne avec lequel ils font litière de leur ancien programme libéral. On a beau être cuisiné contre l'étonnement qu'inspirent des contradictions si violentes, il y a des palinodies qui passent toute mesure et contre lesquelles on ne peut se défendre d'une véritable indignation. Si ces parvenus, par le tableau qu'ils étaient de leurs reniements, ne faisaient de torts qu'à eux-mêmes, à leur renom, à leur avenir, on s'en consolait aisément, ou plutôt on pourrait s'en réjouir. Mais les conséquences en sont plus graves qu'on ne l'imagine. Ces marques de lin, ces violations de pactes solennellement jurés, ces abus de pouvoir commis sous le masque libéral donnent aux peuples les plus funestes enseignements. Ils sont habitués ainsi à avoir plus de confiance en rien, ni dans personnel, à ne plus savoir discerner ce qui est vrai de ce qui est faux, à ne plus croire qu'aux coups de la force et du hasard. C'est l'athéisme politique dans ce qu'il a de plus éhervant et de plus dangereux. »

Du reste, ce gouvernement d'incapables est déjà condamné à mort et ne pourra traverser la session. Une feuille de la gauche, Le Télégraph, s'avance peut-être beaucoup en prédisant l'avènement de M. de Freycinet à la présidence du Conseil; mais nous croyons, comme lui, qu'il est impossible que le ministère du 5 février vive plus d'un mois encore. C'est, du reste, une opinion à peu près générale dans les cercles politiques.

La lutte, dit le Soleil, ne tardera pas à s'engager entre la gauche opportuniste et la gauche intransigeante. La session d'été s'ouvrira certainement, tout l'indique, par des débats politiques passionnés, que le pays suivra avec intérêt, avec anxiété peut être, cherchant à y démêler ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre dans un prochain avenir.

Cette fois encore, ce sera la gauche opportuniste qui l'emportera, il n'y a pas en doute. Mais, quelque soit le résultat de cette bataille parlementaire, c'est la politique conservatrice qui fera les frais de la guerre. L'opportunisme victorieux aura ses exigences et dictera ses conditions, et l'intransigeance vaincue obtiendra des garanties et des gages. Le cabinet du 5 février, s'il disparaît bientôt, comme c'est probable, ne sera pas remplacé, on peut en être certain, par un cabinet Dufaure, puis par un cabinet qui sera ou présidé ou protégé par M. Gambetta.

M. Henri Rochefort prononce, dans la Marseillaise, l'oraison funèbre du ministère, qu'il intitule: « LES FUNÉRAILLES DU DÉSHONNEUR. » Il y a de ces condamnés à mort qui ne veulent jamais croire à leur exécution et font des projets d'avenir jusqu'au pied de l'échafaud. Le bourgeois vient leur dire: « Quand ça vous fera plaisir », et les trouve en train de composer un mémoire sur le phylloxera.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 10 mai 1879.

LES AMOURS D'UN NIHILISTE

C'était un jeune homme de vingt-six ans de taille moyenne, aux traits réguliers. Resté orphelin dès son enfance, sans aucune fortune, il était parvenu par son travail, son intelligence, son opiniâtreté à se faire une brillante position dans l'armée. On le citait comme le meilleur officier d'artillerie de l'empire, et déjà, on lui voyait prendre dans l'avenir la lourde succession du vainqueur de Plevna, de l'illustre défenseur de Sébastopol.

Habituellement sombre et taciturne, il fuyait les fêtes et les réceptions mondaines, dédaignant les banalités qui s'y disent, les félicités qui s'y montrent, les faussetés qui s'y échanent. On ne lui connaissait aucune intrigue, aucune amourette; là, reste, très-peu loquace de son naturel, il avait l'habitude de garder ses impressions pour lui, et n'avait jamais éprouvé le besoin de prendre un confident. C'est ce qui explique comment personne ne pouvait se douter de son amour pour la jeune princesse Nourine, personne que Nathalie qui le devinait parce qu'elle le partageait, mais à qui il n'avait eu garde de l'avouer.

Selon lui, il y avait entre eux une trop grande distance comme position et comme fortune.

Essayer de combler cet abîme était folie. Aussi n'espérait-il rien. Tel n'était pas précisément l'avis du général qui, en excellent stratège qu'il était avait dressé ses batteries, les dissimulant derrière le bal qu'il donnait cette nuit du 15 décembre, et s'apprêtait à les démasquer brusquement, dès que l'occasion se présenterait.

Il était bien ému au moment d'engager l'action, car du résultat de la bataille allait dépendre le bonheur de sa fille.

Profitant du moment où les danses étaient à leur apogée, où ses invités, tout au plaisir, ne pouvaient remarquer ses mouvements, ni surprendre ses paroles, le prince chercha de l'or il le jeune officier et ne tarda pas à le trouver à moitié caché par les rideaux d'une fenêtre, absorbé dans une muette contemplation.

Un rapide regard lui fit immédiatement découvrir l'objet de cette extase.

Nathalie passait rayonnante et superbe. Il s'approcha du jeune homme qui ne le vit pas venir, et lui frappa légèrement sur l'épaule. — Qui donc regardez-vous ainsi? demanda-t-il. Serge tressaillit, rougit et balbutia quelques mots inintelligibles, tandis que son interlocuteur continuait imperturbablement.

— On jurerait que vous êtes amoureux... Voyons! racontez-moi cela comme à un vieil ami. Vous me connaissez assez pour savoir que votre secret sera fidèlement et scrupuleusement gardé. Allez! Un peu de courage! — Si j'insiste, croyez-le bien, c'est que j'ai comme un vague pressentiment que je pourrais vous être utile.

— Veus! Général, vous!! répéta l'officier avec stupefaction. — Certainement, moi. Pourquoi pas? Le jeune homme baissa tristement la tête et murmura. — Oh! non. C'est impossible... Je vous en conjure, général, ne me demandez rien. — Mais, tout au contraire, je tiens absolument à savoir. J'ai, s'il faut tout vous dire, de puissants motifs pour cela.

Serge le regarda, étonné de ce qu'il entendait, et, paraissant faire un violent effort sur lui-même, répondit d'une voix sourde.

— Eh bien! oui, j'aime éperdument. Eh bien! oui; je suis malheureux et désespéré. — Désespéré! Pourquoi? — Parce que... parce que celle que j'aime... — Il s'arrêta comme si la force lui manquait, puis il essaya de parler, mais aucun son ne sortit de sa gorge serrée.

Le général lui tendit la main. — Je devine, murmura-t-il, du moins je crois deviner. Elle est riche et vous êtes pauvre. Est-ce ça? — Le jeune homme fit un signe navrant d'affirmation.

— Et voilà pourquoi vous êtes malheureux, voilà pourquoi vous êtes désespéré? — Oui, général, c'est ça.

— Laissez-moi continuer... et que la fille qui ne voudrait pas de vous serait bien difficile.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! Il me semble que je rêve. — Eh! non, mon ami, vous ne rêvez pas. Habitué à ne voir autour de vous que bassesses, hypocrisies, cupidité, capitulations de conscience, vous ne pouvez pas croire qu'il y a encore par ci, par là de vrais honnêtes gens. Vous ne pouvez pas savoir que les broderies officielles, sous les décorations, les plaques, les cordons, bat un cœur loyal, et que derrière le fonctionnaire envieux, haï, détesté, il y a un être heureux de rencontrer enfin un homme loyal, honnête aussi et de pouvoir lui dire: — Mon ami, je suis fier de vous. Vous aimez sincèrement ma fille — qui vous le rend bien, soit dit en passant. — Vous êtes

seul au monde: faites-moi l'honneur de m'accepter pour père.

Serge n'en pouvait croire ses oreilles ni ses yeux; il sentit le plancher manquer sous ses pieds, il se cramponna aux rideaux et serait tombé si le général ne l'avait soutenu. La joie l'étouffait; tant de bonheur succédant brusquement à tant de tristesse, c'était pour lui un coup trop rude à supporter. Personne n'avait rien vu de cette petite scène intime.

Un quart d'heure après, notre héros sortait de l'hôtel, emportant dans son cœur plus d'ivresse folle qu'il n'en pouvait contenir.

Un traineau stationnait près du trottoir: l'officier y monta, jeta son adresse au cocher et se laissa aller à ses rêveries. Dix minutes après, le véhicule s'arrêta devant une maison de deux étages et située vers le milieu de la grande Sadovaia.

Serge descendit, chercha quelques pièces de monnaie dans sa poche, puis jetant les yeux autour de lui, et s'écria: — Ah! ça, où diable m'as-tu mené? Je t'ai dit: place Michel, et tu... Il n'acheva pas.

Le cocher se pencha vers lui, et murmura d'une voix à peine distincte: — Il y a conseil extraordinaire cette nuit; on vous attend depuis longtemps. — Et que m'importe? reparti le jeune homme, furieux d'être si étrangement rap-

pelés à la triste réalité. Au diable la politique et les complots.

Il fit mine de tourner sur ses talons. Le cocher changea de ton: sa voix était devenue hautaine, impérative, vibrante. — Il le faut, c'est l'ordre, on ne discute pas, on obéit! dit-il. Serge contint à grand-peine un dernier geste de colère et de rébellion, haussa imperceptiblement les épaules, et, tout en maugréant: — Obéir, passivement, sans discuter! Et ce sont les apôtres de la liberté! l'Enfant... Le but est là... heureusement.

Il frappa deux coups bien distincts à la porte qui s'ouvrit et se referma aussitôt qu'il fut entré.

Le bal touchait à sa fin: les danseuses s'étaient retirées l'une après l'autre; l'orchestre jouait son dernier morceau. Le général entouré de trois de ses collègues, de quelques conseillers d'Etat et d'autres hauts fonctionnaires qu'il avait pris de la suivre, marchait à grands pas dans son cabinet de travail.

Tout à coup, il s'arrêta, se laissa tomber sur un fauteuil et s'écria: — Les lâches! les infâmes! Tous se rapprochèrent.

Dans leur haine stupide et aveugle, ces misérables Nihilistes ne reculaient devant aucune immonde sauvagerie. Ecoulez.

A suivre